A *KONSTANCJA*, GĄBIN, PŁOCK, STRZEGOWO

par Lucia Stuczyńska[1][2]

Pendant l'occupation allemande, j'étais à Kutno, dans le camp juif de *Konstancja*, à Gąbin, Płock et Strzegowo. La description suivante est basée sur des expériences personnelles.

Des temps difficiles ont été vécus par les Juifs de Kutno jusqu'à la création du camp de *Konstancja*. Mais comparé à ce que j'ai vécu à *Konstancja* même, ce n'était rien. Nous, en tant que l'un des rares à avoir survécu jusqu'à ce jour, avons eu l'opportunité de réaliser le désir des masses de Juifs qui voulaient survivre, de pouvoir raconter au moins partiellement ce qu'ils ont traversé.

Durant l'hiver 1939/40, les Juifs vivaient dans la peur constante de l'expulsion. Avec un sac à dos bien rempli, ils considéraient le printemps comme un sauvetage, qu'une déportation au printemps serait plus facile à supporter avec le transport et l'installation dans un nouvel endroit ; et les mères éviteront au moins en partie des tragédies telles que les mères de Poméranie ont vécu, qui ont dû jeter les corps gelés de leurs enfants des wagons à charbon ouverts, dans lesquels ils ont été transportés pendant quelques jours, sans une goutte d'eau chaude , dans ces terribles gelées du premier hiver de guerre. J'ai vu

[1] Membre du conseil de la Société des Anciens Résidents de Kutno en Israël. Elle est décédée à Tel Aviv, en 1961. (Née le 15/2/1926). Elle a raconté ses expériences devant la Commission Historique Juive de Varsovie (Act 016/8). Traduit du polonais.

[2] NdT : listée en tant que "Tola Puterman-Stuczyńska".

moi-même une telle chose à la gare de Kutno. Un policier du train ("*Bahnhof-SchuPo*"), voyant un paquet, l'a déballé rapidement et il en est tombé un enfant mort de quelques semaines, avec une note "Bella Moszkowicz, Bydgoszcz". Il semble que l'expédition provenait de Bydgoszcz et que les wagons étaient restés toute la nuit à la gare. Le gel a martelé et personne n'a osé faire quoi que ce soit pour aider l'infortuné…

Au printemps, un changement politique était également attendu, les gens croyant à l'aide rapide de l'Angleterre et de l'Amérique. À part de nouveaux ennuis et déceptions, le printemps n'a rien apporté avec lui. Cependant, au printemps, trois nouveaux bourreaux deviennent célèbres : un jeune fonctionnaire de la Gestapo, appelé "Genek le noir", qui était un spécialiste du pillage et de la torture des jeunes filles. Il les déshabillait et les battait. Le second était un SS surnommé "le roux". C'était un expert pour battre les hommes. Je me souviens surtout de lui pour une expérience personnelle. Une fois, au cours d'un "*lapanke*"[3] pour le travail, il voulait juste que mon père travaille dans sa maison, mais il avait obtenu un certificat du Conseil des Anciens en tant que seul boucher qui dirigeait son entreprise, et a donc était exempté du travail forcé. Sans regarder le papier et les éclaircissements, le "roux" n'a pas reculé et a frappé mon père, qui a immédiatement riposté et a couru dans la maison. Le "roux" l'a poursuivi et une bagarre a éclaté, qui aurait pu se terminer très tragiquement. Moi, entendant des cris, j'ai couru en bas et au milieu, voulant protéger mon père, car le "roux" avait sorti un poignard. À ce moment, ma mère est arrivée. Entendant des cris, elle a couru dans la maison et, avec une dextérité exceptionnelle, a saisi le poignard et a couru avec à la police. Le "roux" par contre est allé à la Gestapo et bientôt ils sont arrivés dans deux autos. Ils n'ont pas pris mon père – il avait réussi à s'enfuir – mais maman, oui. Elle venait de rentrer de la police, qui l'avait reçue très gentiment, lui avait enlevé le poignard et lui avait dit :

— Oui, nous comprenons, mais les Juifs n'ont aucun droit…

Ensuite, la Gestapo a arrêté ma mère et l'a battue avec une barre de fer. Avec de grands efforts, je l'ai fait libérer, mais elle était dans un état terrible. Elle saignait, son dos était noir. Ce n'était toujours pas suffisant pour le bandit "roux". Avec l'aide d'un troisième bandit célèbre, Stumpfer Michael, un stormtrooper et chef de la Gestapo du district de Kutno, il est venu dans notre appartement et a confisqué les biens mobiliers. Je me suis opposé à lui quand il a essayé de prendre les draps de ma mère encore malade. Je m'y suis opposé et j'ai dit avec colère tout ce que je pensais des Allemands, soulignant qu'ils étaient une nation de voleurs et de bandits. Il m'a laissé tout dire, juste en regardant. Après mon discours, qui contenait beaucoup de vérité, il m'a agressé… Tout le monde dans la maison était figé par la peur. Les Juifs, qui avaient emporté les meubles, connaissant le banditisme allemand, sortirent discrètement dans le vestibule. Ils étaient sûrs qu'il me tuerait. Je ne sais pas ce qui l'a arrêté, il m'a juste donné une gifle et a crié :

— Ce Juif est insolent…

La famille Plotkin dans le ghetto de *Konstancja*

J'ai eu de la chance. Lorsque les membres du *Judenrat* ont entendu parler de l'affaire, ils ont été étonnés que ce "mangeur de Juifs" typique ne m'ait pas tué sur le coup.

Ils cherchaient mon père, sans succès. Il était bien caché et ils n'ont rien tiré de nous.

Quelques jours plus tard, l'expulsion a commencé, les Juifs riches ont été sélectionnés, placés dans la "*tytoniówka*"[4] et battus, ils ont été déshabillés et soigneusement examinés, leurs objets de valeur emportés. Ils y ont été détenus jusqu'à leur libération.

Il y avait des rumeurs sur la création d'un ghetto à *Konstancja*, mais personne ne voulait croire que dans une vieille usine abandonnée et cinq maisons d'habitation, sept mille personnes seraient entassées. Cela échappait tout simplement à la compréhension. Seul le cruel maire Schürmann, en l'espace de quelques heures, a convaincu tout le monde de cette horrible vérité.

Le dimanche 16 juin 1940, les Juifs reçurent l'ordre de quitter leurs appartements et de déménager. La plume du poète ou de l'écrivain le plus capable n'aurait pas été capable de décrire ce jour-là. Une journée inoubliable. Des personnes désespérées et démunies ont été entraînées par les SA, la Gestapo, la *SchuPo* et d'autres bandits. Une foule de gens, avec personne qui n'ait pas été battu. Des routes avec des restes de possessions juives traînées dans les rues ; cris d'enfants ; des femmes gémissantes et se tordant les mains, impuissantes ; sacs et sacoches diverses étaient portés sur les épaules ; ici – un pot, là – une chaise

[3] NdT : polonais, "rafle".

[4] NdT : polonais, "manufacture de tabac".

cassée, un lit ou autre chose. Et ces cris incessants des assassins allemands. Tout cela donnait le vertige. Celui qui ne l'a pas vu, n'est pas capable de l'imaginer, même avec l'imagination la plus riche.

Le pire, cependant, s'est produit au bureau de la mairie, où des charrettes ont été distribuées. Les gens brulaient les planches, arrêtaient les chevaux et se maudissaient – tout le monde voulait être le premier. Il était entendu que seuls ceux qui seraient arrivés les premiers à *Konstancja* auraient encore un morceau de toit sur la tête, et c'était effectivement le cas. Seuls ceux qui se sont battus avec force, ou celui qui était vraiment le premier, ont obtenu une place convenable pour un mendiant. Le *Judenrat* avait à sa disposition deux maisons, dont l'une était destinée à l'hôpital et aux bureaux, et l'autre était donnée aux membres du Conseil des Anciens. Les fonctionnaires, ainsi que ceux qui payaient bien, ont également pu y entrer. C'est pourquoi les Bundistes nommèrent la maison "Chambre des Lords". Les couloirs, les greniers et les caves étaient occupés par diverses personnes.

Quelle triste image que Konstancja présentait le premier soir. Les plus forts se lamentaient. 95 % n'avaient pas de toit au-dessus de leur tête. Les enfants affamés dormaient sur les sacs, après les expériences de cette journée tragique, à ciel ouvert. Près d'elles, des mères, dans diverses poses, offraient une prière, gémissaient de douleur ou regardaient impuissantes leurs maris. Les hommes aussi ont réagi de diverses manières – avec un désespoir sourd ou franc. Des jurons, ou des mots "quand le jour du paiement viendra" ont été entendus, certains ont serré les poings, d'autres se sont comportés comme les femmes. Aux yeux de certains, une décision ferme a été vue --- et la bouche serrée l'a probablement confirmé. Il s'est avéré que les regards disent que nous souffrons vraiment, mais nous devons nous aider, nous devons pouvoir vivre dans ces conditions tragiques. Le désir de survivre avait un tel pouvoir que les signes d'autres pensées pouvaient être vus tôt le matin…

À Konstancja, il y avait un remue-ménage comme dans une ruche. Les plus énergiques comprirent que si on voulait vivre ici, il fallait garder le moral. Certains ont commencé à installer des tentes, tandis que d'autres ont commencé à enlever les débris de l'usine, voulant faire un lit. Parce qu'un lit dans le ghetto était le meuble le plus nécessaire. Sur le lit les gens dormaient, mangeaient, s'asseyaient, s'habillaient. Sous le lit étaient rangés la vaisselle, les choses, la nourriture et autres objets nécessaires. D'autres ont choisi la brique, car les briques et l'argile pouvaient être utilisées pour construire une maison. Cela a donné plus de courage à ceux qui n'avaient pas pris l'initiative.

Peu de temps après le premier jour, certaines personnes décédées d'une crise cardiaque ont été évacuées. Les conditions d'eau et de toilettes étaient misérables. Un puits et trois toilettes pour sept mille habitants. Après une tasse d'eau, ils repartaient en file, jusqu'au soir. Quelques jours plus tard seulement, plusieurs toilettes ouvertes pour hommes et femmes ont été mises en place gratuitement.

Dans le ghetto, une vie s'est établie. Le commerce a commencé. Vous pouviez obtenir n'importe quoi, pourvu que vous ayez de l'argent. Et ceux qui n'en avaient pas devaient venir à la cuisine, qui était organisée par le *Judenrat*.

Le commerce illégal s'est développé grâce aux "*łapówki*"[5], pour corrompre les gardes, qu'on appelait "*Boleks*", par l'intermédiaire de Juifs, appelés "*bramkarzes*" ("gardiens"). A partir de porcheries en ruine, nous avons organisé des confiseries[6]. Les gens allaient travailler. Il y avait ceux qui avaient quelque chose à manger, mais la plupart d'entre nous souffraient encore de la faim à cause des conditions difficiles. Deux ou trois fois, *Konstancja* a reçu l'aide du "Joint", du lait condensé et de la graisse de volaille. Le lait était donné aux enfants et la graisse était distribuée à la cuisine. Pendant quelques semaines, la vie dans le ghetto revenait à la normale.

La jeunesse juive était divisée en deux groupes. L'un était composé de bundistes et de leurs partisans, principalement des milieux ouvriers ; le second, des jeunes qui étudiaient et apprenaient auparavant. Ils se sont intéressés au divertissement culturel. C'est une chose étrange que, malgré la réconciliation générale, les jeunes aient formé deux camps et les différences soient plus claires à l'œil, plus qu'avant la guerre. Alors que dans le club organisé ("*świetlica*"[7]) dans le tunnel de l'usine, nous nous sommes réunis pour lire des livres, réciter, avoir des conversations, des discussions, etc., la jeunesse bundiste sur la colline de dans le tunnel de l'usine, nous nous sommes réunis pour lire des livres, réciter, avoir des conversations, des discussions, etc., la jeunesse bundiste sur la colline de *Konstancja*, a organisé une radio animée, critiquée et pointée du doigt sur les lacunes du *Judenrat* dans la chanson, la récitation, les blagues, les histoires et a présenté des anecdotes de première classe sur le sujet de la vie dans le ghetto. Leurs performances s'appelaient des concerts et étaient souvent suivies par les Juifs.

Tout le monde devait porter "l'insigne". Outre les membres du Conseil des Anciens, l'insigne était porté par la police juive, les fonctionnaires, les ambulanciers et même les cuisiniers de la soupe populaire. À la fin de l'été, la construction d'une école et d'un orphelinat a commencé. Nous avons fourni les matériaux de construction et le"*Bund*" avait besoin de construire. Dès lors, la collaboration a commencé.

L'école a été construite, mais n'a pas été utilisée aux fins prévues. Une terrible épidémie de typhus éclata pendant les mois d'automne. Le bâtiment de l'école a été pris en charge pour les malades, car un hôpital ne suffisait pas. Le ghetto était fermé, personne n'était autorisé à entrer ou à sortir. Le commerce est au point mort. Les forces allemandes ne fournissaient que du pain. La viande et les graisses étaient illégalement fournies au ghetto par ma

[5] NdT : polonais, "pots-de-vin".

[6] NdT : en polonais dans le texte original, "*cukiernia*".

[7] NdT : polonais, "espace commun".

mère, Eva Stuczyńska et le Polonais Zenon Rzymowski. Ma mère était une "aryenne" vivant dans le village. La nuit, après avoir soudoyé le "*SchuPo*", ils livraient la marchandise à travers les barbelés du ghetto.

Cela a empiré. L'hiver a été une déception pour tout le monde. L'épidémie faisait chaque jour plusieurs victimes. Il y avait la faim, le froid, la surpopulation. Toutes les tentes ont emménagé dans le bâtiment de l'usine, qui était également bondé. Dans les blocs, sans plafonds, hauts de trois étages, où le vent soufflait librement avec de la neige, les gens gelaient. De plus en plus souvent on entendait : "Celui-là a du rouge derrière les oreilles", c'est-à-dire que d'un jour à l'autre il va, d'épuisement, se traîner dans l'autre monde. Notre jeunesse a mis en place une cuisine-hôpital pour que les malades ne souffrent pas de la faim. Les filles ont montré beaucoup d'énergie, ici. Ils ont collecté de l'argent auprès des Juifs. Les provisions étaient fournies par ma mère, car jusqu'à ce que je tombe malade, je dirigeais le service des provisions. D'autres filles cuisinaient ou faisaient la lessive. Au-delà de cela, nous avions des tours de garde à l'hôpital. Au printemps, l'épidémie est devenue encore plus violente pour diverses raisons. Tout le monde a vu la mort dans les yeux.

Il est arrivé que des gens perdent la raison ou soient victimes d'attaques de folie. Je n'oublierai jamais les images que j'ai vues : une femme, une morte ambulante, terriblement atteinte, a couru dans la "Chambre des Lords" et s'est jetée sur les lits de certains appartements de riches, ou a attrapé des gens, secouant ses poux sur eux et en même temps temps riant, pleurant et gémissant, en souhaitant à tout le monde ce que vous attendez – de la saleté et de la faim. À un moment, elle a commencé à avoir des crises convulsives et, tremblant de douleur, est sortie sur les marches de la "Chambre des Lords".

La famine dans les rues, qui emportait les malades et les mendiants, était monnaie courante. Les thèmes constants étaient : celui-ci est mort, celui-là était malade.

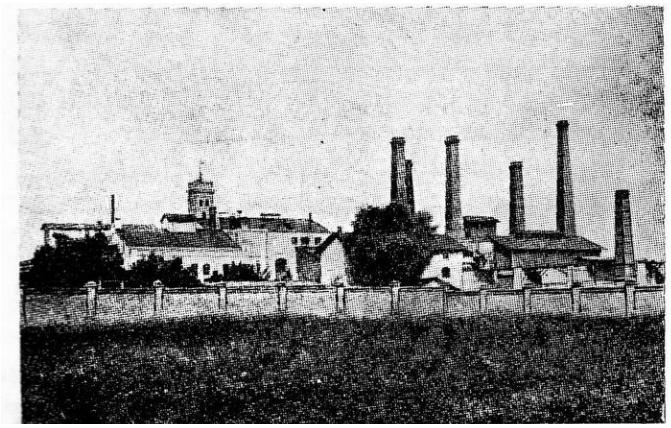
En mai 1941, quelqu'un a dénoncé mon oncle Leon Stuczyński et ses complices, pour avoir livré de la nourriture au ghetto, et ils ont tous été capturés et emmenés au village. Ma mère a réussi à s'enfuir à Gąbin. Les détenus ont été envoyés à Włocławek et pendus là-bas. Le ghetto a cessé de recevoir des graisses. De jour en jour, la situation devenait plus tragique. Dans de telles conditions, il était impossible de vivre et en juin 1941, fuyant cette vie, nous nous sommes réfugiés chez ma mère à Gąbin. Nous étions certainement les premiers à sortir de l'enfer.

Nous vivions à Gąbin et grâce au travail à la poste, nous avons envoyé des colis aux adresses les plus proches – car l'envoi était très difficile. Plus tard, cela aussi a cessé.

De *Konstancja* arrivait des nouvelles de plus en plus désespérées. Au cours de l'hiver 1942, deux semaines avant la liquidation, nous avons déménagé de Gąbin à Strzegowo et nous y sommes installés en tant qu'"aryens" : cinq enfants âgés de 4 à 16 ans et la mère. Mon père, à cause de son mauvais accent polonais, a dû rester dans le ghetto.

La liquidation du ghetto de Strzegowo a commencé huit mois plus tard. Je voulais gagner du temps. Au tout début de notre installation à Strzegowo, ma mère est tombée entre les mains de la Gestapo et elle a été enfermée à la prison de Płock pour avoir transféré les Juifs cachés de Gąbin et Gostynin à Strzegowo et Mława. Elle avait été dénoncée par Kazimierz Banasiak de Płock, un chauffeur qui travaillait pour la Gestapo. L'enquête a commencé. Je suis allé trois fois à la Gestapo de Płock. J'ai aussi été emmené au ghetto pour voir si des Juifs me reconnaîtraient. Malgré la torture, ils n'ont rien obtenu. A leurs yeux, nous restions "aryens". J'ai été libérée pour m'occuper des enfants. J'avais 16 ans à l'époque et j'ai eu l'audace d'aller voir le chef de la Gestapo et d'obtenir la permission de voir ma mère en détention une fois par semaine, bien que personne de l'extérieur n'ait été autorisé à entrer dans le centre de détention.

C'était difficile d'avoir une mère en prison, un père dans le ghetto et de jouer seul le rôle d'un aryen et d'entretenir quatre jeunes enfants, dont un garçon. J'ai réussi. Il y a eu des moments, cependant, où j'ai commencé à douter que je continuerais à réussir. C'était un rôle difficile pour une jeune fille de 16 ans.



L'usine de sucre *Konstancja*

Ma mère a été envoyée à Auschwitz. Nous n'avons maintenu qu'un contact par lettre. Lors de ma demande de libération, j'ai reçu une réponse selon laquelle moi, une aryenne, ne serais jamais pardonné d'avoir aidé des Juifs. Ils n'ont pas accepté non plus de me prendre en échange de ma mère. J'ai eu des contacts avec mon père jusqu'au tout dernier moment ; je lui ai fourni tout ce dont il avait besoin. Le protégeant des déportations, je l'ai sorti deux fois d'une voiture qui l'emmenait : une fois, avec un morceau de tissu sur la tête et l'étoile jaune dans le dos, j'ai joué le rôle d'une femme défavorisée, car non loin de là se tenaient les Allemands, qui me connaissait en tant qu'aryenne. Afin de ne pas être reconnu, j'ai donné un pot-de-vin au garde du transport ; une deuxième fois, quand l'argent n'a pas aidé, j'ai joué pour le capitaine le rôle d'une Allemande en colère, dont le mari était au front et à qui on enlevait un bon ouvrier. Il a de nouveau été relâché. Plus tard, ceux du ghetto qui m'ont connu ont dit que le plus grand film américain ne les avait pas autant marqués que celui-ci. Une fille "allemande" libérant son père, un Juif…

En décembre, le ghetto de Strzegowo est évacué. Mon père ne voulait pas se sauver. Il a dit qu'il voulait

mourir immédiatement avec tout le monde, plutôt que de supporter une menace de mort permanente au-dessus de sa tête. J'ai été étonné que dans une lettre de ma mère, j'ai reçu une salutation de mon père. Je n'y croyais pas, pensant que ma mère ne voulait que me réconforter. Il s'est avéré que le transport de Strzegowo a été transporté directement au crématorium. Ils n'ont laissé que quelques hommes pour travailler, dont mon père. Mes parents avaient l'habitude de se rencontrer dans les toilettes presque tous les jours.

La vie est étrange. Mon père a été déporté en Allemagne et est revenu plus tard. Ma mère a réussi à s'échapper d'un transport et, grâce à l'occupation rapide par les Russes du village où elle était cachée, elle a échappé.

Quelques semaines après l'exode des Juifs de Strzegowo, j'ai obtenu un emploi à la municipalité locale en tant que traducteur et employée de bureau et j'ai travaillé jusqu'à l'arrivée des Russes. Avec l'argent gagné, je subvenais à mes besoins et à ceux des enfants…